

occidental moderne ordinaire prouve que le dire parémique fait partie des fondements du discours traditionnel, porteur d'une vie sociale traditionnelle fermée » (Chetrit, 1998 :162-166).

Bref, en ayant recours au dire proverbial dans nos interactions quotidiennes, il y a tout un processus qui se déroule à notre insu. Ainsi, nous puisons de nos traditions, ce qui permet de mettre en relief notre culture et par là, évoquer les ressources de notre identité, revivifier la mémoire collective et surtout participer implicitement à la transmission du sens commun, ce qui révèle l'opulence patrimoniale et sensibilise éventuellement les interlocuteurs à son entretien.

Bibliographie :

Chetrit, J. (1998). « Dire proverbial et dire méta-textuel ». In : *Cahiers de la littérature orale*. Paris, Publications Langues'O, n°44, pp. 143-171.

Grivel, C. (1981). « *Savoir social et savoir littéraire* ». In : *Littérature*, n°44, décembre 1981, pp.117-127.

Gueorguieva, V. (2004). *La connaissance de l'indéterminé. Le sens commun dans la théorie de l'action*. Québec, Université Laval.

Hagège, C. (1986). *L'homme de paroles*. Paris, Gallimard

Nacib, Y. (2002). *Proverbes et dictons kabyles*. Alger, Maison des livres.

Rey, A. 2006. *Dictionnaire des proverbes et des dictons*. Paris, Le Robert.

Shnapper, D. 2001. « Tradition ». *Dictionnaire de sociologie*. Paris, Larousse.

influence sur la pensée et la conduite du peuple. Il les conditionne et oriente leurs attitudes sociales selon les normes que cette même conscience véhicule.

Le sens commun peut être considéré comme étant un support cognitif qui constitue le point de départ de toutes les connaissances communément partagées et qui reposent sur la notion primordiale de "doxa" qui en est le noyau.

La doxa est une connaissance préalable, préexistante à nos raisonnements, c'est une pensée héritée imperméable au changement, autrement dit, une manière de concevoir le monde qui s'oppose à la raison en ce sens qu'elle est non fondée mais jouit d'une prédominance sociale.

Elle est tacite et s'inscrit dans un arrière plan socioculturel auquel renvoie toute communication. Elle fonde les assises de la connaissance commune et favorise ainsi l'intercompréhension, incorpore les règles sociales implicites et les présupposées suivant lesquelles tout individu est appelé à agir conformément.

Nous avons souligné que le sens commun et la doxa, en l'occurrence, sont majoritairement produits par des non-instruits, mais il se trouve que même la classe élitaires y adhère, l'adopte et contribue même à sa transmission, d'où l'interrogation suivante :

Puisque ces connaissances sont passéistes et traditionnelles et ne se basent ni sur la science, ni sur la raison ; pourquoi restent-elles valides, usitées et maintenues dans la société moderne où l'esprit scientifique prédomine ?

En guise de réponse, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'elles sont maintenues parce qu'elles véhiculent un savoir pratique, donc elles répondent à des besoins situationnels et permettent aux individus d'agir adroitement dans des situations concrètes.

Jusque là, nous avons présenté le savoir commun comme une négation de la science, mais nous pouvons le considérer, paradoxalement, comme la source ou plutôt le point de départ de tout progrès scientifique :

« Une société se connaît à travers deux systèmes de savoir : la doxa essentiellement conservatrice et l'épistémè qui peut être progressiste. Le second fonctionne comme le développement du premier, le premier comme le frein du second » (Grivel, 1981 :83)

Vu la richesse qu'il incorpore ; le promouvoir, le revitaliser et le transmettre seraient une preuve de l'attachement du peuple à sa culture et aux composantes de son identité. Il peut aussi servir comme moyen d'immunisation contre l'acculturation, conformément à ce J. Chetrit affirme :

« L'éclatement des structures mentales et sociales traditionnelles provoque presque automatiquement la réduction ou même la suppression des usages proverbiaux du discours ordinaire tout comme d'autres variétés d'énoncés formulaires fixes, et entraîne l'adoption de structures discursives moins marquées et plus ouvertes. Les usages parémiques très réduits dans la société occidentale moderne en sont la preuve la plus éclatante, quand on envisage les dizaines de milliers de proverbes qui étaient en usage en Europe dans les siècles précédents et qui continuent de vivre seulement virtuellement de nos jours, surtout grâce aux multiples collections parémiques qu'on continue de recueillir (...). L'élimination de la parole parémique du discours

En somme, le dire proverbial apparait comme un dire opulent de par ses origines prégnantes à savoir : l'oralité, la religion et la littérature, d'où il tire respectivement empirisme ; sagesse et plasticité.

Le dire proverbial à l'appui du sens commun

Sachant que pour communiquer dans une société, il faut préalablement disposer d'un code communément partagé qu'est la langue, compris et utilisé par l'ensemble de la communauté. Mais faut-il surtout avoir en partage un arrière plan culturel, un savoir partagé et admis par tous, qui permet l'accomplissement de la communication.

Nous avons déjà évoqué un caractère définitoire du dire proverbial qui est la transmission des connaissances d'ordre essentiellement pratique, tirées du vécu quotidien, qui relèvent du passé et s'inscrivent dans la mémoire collective.

Ces connaissances sont consenties et adoptées par la majorité, sinon par tous les membres de la société et sont, en l'occurrence, imprégnées de préjugés et d'opinions qui ne sont pas scientifiquement vérifiées.

Ainsi, lorsque nous parlons, nous avançons des assertions, des présupposés et des convictions non fondées, mais en lesquelles nous croyons dur comme fer, et c'est rarement que l'on s'interroge sur leur véracité et leur fiabilité, de même quand nous avons recours au dire proverbial pour argumenter, justifier et légitimer nos opinions, nous sollicitons sa véracité et sa sagesse car l'essence même du dire proverbial est de puiser d'un sens commun partagé et supposé être vrai.

Le sens commun est avant tout une connaissance qui nous provient de la tradition. Elle nous a été transmise grâce au témoignage des générations passées, on y croit par vénération, car la tradition jouit toujours d'une hégémonie dans toutes les sociétés. Elle représente : « l'autorité de l'éternel hier, c'est-à-dire celle des coutumes sanctifiées par leur validité immémoriale et par l'habitude enracinée en l'homme de les respecter » (Shnapper, 2001 :236). De surcroît, ces connaissances ont été les bases de la société dans laquelle nous vivons, elles ont contribué à sa fondation.

A l'origine, ce sont des visions personnelles qui ont fini par être approprié par l'ensemble de la collectivité et ont acquis le statut de savoir collectif car ils répondaient aux attentes et aux perspectives de la société :

« (...) le sens commun n'aspire pas à l'idéal de la vérité indubitable, inébranlable et absolue qui est recherchée par les sciences et la philosophie. Son objectif est beaucoup plus humble, soit l'efficacité de la pratique ou la réussite dans la vie de tous les jours » (Gueorguieva, 2004 : 281).

Ce savoir est essentiellement produit par des gens non instruits qui l'ont tiré de leurs expériences concrètes au sein de la société. C'est pour cette raison qu'il est qualifié de savoir pratique car fondé sur un raisonnement ordinaire et non scientifique, dicté par le contexte. Ce qui fait que tous les membres y adhèrent parce qu'il satisfait leurs besoins et répond à leurs attentes. Il forme ainsi un mode de connaissance collective, un ensemble d'opinions dominantes et partagées sur lesquelles s'accordent les membres de la société et contribuent à forger ce que Durkheim appelle « *la conscience collective* », c'est-à-dire un système ayant une vie à part et qui exerce une

simple, claire, brève et bien frappée ? Nous voici une fois de plus dans le proverbe. Aucune preuve, bien entendu ne nous confirme l'existence de maximes proverbiales dans la société préhistorique, mais l'on est de droit de penser que les derniers hommes des cavernes ont forgé des expressions standardisées et utilisées somme toute comme des canons sociaux et des références culturelles » (Nacib, 2002 : 17).

Dès lors, faute de pouvoir institutionnaliser par écrit les normes de conformité sociale, le dire proverbial faisait office de parangon. Il était le paramètre avec lequel l'on mesurait les incartades, égalisait la pensée et gérait les relations humaines. Cela explique le fait qu'il soit polythématique. Ainsi, il était tellement important que, avec l'invention de l'écriture, le souci de le porter noir sur blanc figurait parmi leurs priorités.

Outre la jonction d'une forme laconique percutante à un message débordant de sagesse, le dire proverbial doit, en grande partie, l'engouement qu'il suscite à son anonymat.

En effet, à la base il n'est pas exclusivement anonyme du moment qu'il ne pouvait naître du néant, mais il l'est devenu avec le temps, car la transmission intergénérationnelle contribue à l'effacement de l'énonciateur. Aussi, l'anonymat implique la neutralité, car il favorise l'adhésion au trait de sagesse émis, autrement dit, l'éclipse de la source nous évite la prise de position préalable, et nous nous trouvons focalisés sur le contenu qui est généralement vénéré, non seulement pour son prépondérance culturelle, mais aussi pour la sagesse qu'il véhicule.

Nous pouvons d'ailleurs facilement constater que dès qu'un proverbe est proféré dans une discussion, tous les interlocuteurs se mettent unanimement d'accord sur son authenticité car : « le proverbe contribue à forger une personnalité de base dans la mesure où il participe à l'égalisation des réactions » (Nacib, 2002 :28). De ce fait, il symbolise un truisme, au même titre que la religion d'ailleurs, de qui, il s'inspire largement et d'où il tire autorité et notoriété.

Ainsi, les traces de la religion, qui traduit un grand pan de la culture et de la civilisation, figurent en filigrane dans les énoncés proverbiaux.

Il est évident que la religion exerce une influence inéluctable sur le système des représentations sociales, car nul ne peut nier l'influence qu'exerce la religion sur l'identité individuelle en particulier et sur la conscience collective en général. Toutes les religions ont particulièrement mis l'accent sur les règles associées au comportement individuel, destinées à assurer des relations interhumaines conformes au principe religieux afin de garantir l'harmonie sociale, ce qui rejoint la visée proverbiale.

Il convient aussi d'ajouter que chez les grands esprits, le proverbe n'est pas profane ; car la littérature est à l'origine de maintes expressions proverbiales que nous confondons généralement avec celles d'origine populaire et religieuse, et ce, pour la bonne et simple raison que lors de leur profération, nous faisons abstraction de leurs origines. L'énoncé proverbial constitue un champ de prédilection littéraire, à travers lequel l'écrivain s'immortalise en s'évertuant à « sapientialiser » ses dires en recourant à la reproduction de la structure supra-segmentale définitoire des expressions parémiques.

Cela dit, l'élément culturel constitue la quintessence de toute expression proverbiale. Il se manifeste avec acuité et s'étale sur tout l'éventail thématique que le proverbe couvre.

Dans le dessein de mieux cerner cette imprégnation culturelle, il importe de retracer la généalogie de ce dire qui s'avère être le résultat d'un éclectisme disciplinaire, du fait qu'il soit né d'une fusion du religieux, du littéraire et du social ; sa compréhension se scellera d'incomplétude en dehors d'une contextualisation culturelle car l'ultime finalité de sa transmission serait la pérennisation du culturel.

Naissance et émergence du dire proverbial

Toute culture recèle un lot considérable de formules proverbiales. Cela dit, il n'y a pas de culture qui en manque, puisqu'elles en constituent l'essence et forme les assises du patrimoine culturel.

Toutes les normes culturelles et sociales reflétant le style de vie, les rapports sociaux et le savoir faire se trouvent abordées par le dire proverbial. Ce répertoire de formules canoniques nous provient du passé, s'applique au présent et reste utile pour l'avenir. Nos ancêtres ont été visionnaires dans ce sens qu'ils ont pris le soin d'extraire à partir des scènes de la vie courante des résumés qu'ils ont formulé dans un style bref, rythmé et rimé afin que les générations suivantes puissent les retenir, se les approprier et s'en servir. C'est la raison pour laquelle nous jugeons utile de remonter à ses origines afin d'appréhender son émergence sociale.

Loin de nous la prétention de retracer l'odyssée humaine en faisant défiler les différentes théories relatives aux origines de la langue, néanmoins, cela ne nous empêchera pas de nous arrêter sur une notion que nous ne saurions négliger, et qui de plus est, susceptible de nous servir de point de départ.

En fait, parmi la multitude des acceptions préfixées à la notion « *homo* », Claude Hagege, dans une perspective résolument linguistique, a défini l'être humain comme étant un *homo loquens* (Hagege, 1986 : 8), car, selon lui, c'est la parole qui le distingue des autres espèces.

En l'absence de toute autre forme d'expression, l'*homo loquens* a commencé à travailler sur cette compétence définitoire, ce qui a favorisé l'échange, autrement dit, la communication et conséquemment le groupement.

Ainsi, l'instauration de chaque nation, communauté ou groupement d'individus accompagne l'élaboration d'un certain nombre de canons destinés à maintenir l'organisation, établir l'ordre et créer des liens sociaux afin d'éviter d'éventuelles "*anomie sociales*" au sens durkheimien.

Jadis, dans les civilisations préscripturaires, l'oralité constituait le seul moyen de transmission des savoirs ; la bouche et l'oreille étaient les organes principaux qui permettaient l'accès au savoir ; remplacés en grande partie aujourd'hui par l'œil.

Dans cette optique, Y. Nacib affirme :

« Quoi qu'il en fut, cette humanité là devait recourir à la parole et verrouiller en elle et par elle des vérités. Faute de les écrire, elle devait les dire. Elle était contrainte de baliser son espace social et familial, fixer des limites aux actions de chacun, inventer et perpétuer des techniques élémentaires pour survivre. En un mot, elle a dégagé des normes qui, pour être connues et reconnues, devaient circuler de bouche à oreille. Quel meilleur véhicule pour cela que la formule

La culture proverbiale : du syncrétisme social à la catalyse doxique.***M.LEBBAL Sara Pr. KHADRAOUI Saïd******l'université de Batna***

Résumé : *D'aucuns nieront que parmi les essais définitoires attenants à la notion de littérature, son pouvoir à représenter la culture d'appartenance se présente comme un trait constant et transversal, d'où le leitmotiv qui stipule que la littérature est un réverbérant culturel par excellence. Dans le présent article, il serait question de mettre en lumière la prégnance de cette dimension culturelle dans la littérature orale en générale et parémique en particulier, étant donné que la transmission d'un grand pan de la culture lui incombe.*

Mots-clés : *dire proverbial, culture, doxa.*

Abstract: *among the multiple defining traits of literature, we mention its ability to represent the culture it belongs to, from where the sempiternal leitmotiv which stipulate that the literature is the mirror of the culture. The present work, in an attempt to shed light on a cultural dimension to literature, tackles the oral literature and proverbial expressions. In this kind of literature, the cultural representation is the obligation of the proverbial expressions.*

Keywords: *proverbial expressions, culture, doxa.*

Parler de proverbes de nos jours, c'est parler d'une expression littéraire qui a tendance à disparaître et s'étioler de nos interactions quotidiennes comme de nos mémoires. Sur le plan littéraire, ils étaient longtemps considérés comme synonyme de désuétude, étant donné qu'ils entretenaient une relation de filiation avec le genre oraliturel, taxé de « populaire » au sens péjoratif du terme.

Ainsi, l'apogée de la littérature écrite, « dite aussi savante »; l'essor et la prolifération des théories littéraires ont entraîné une marginalisation de la littérature orale et des proverbes en l'occurrence. Oscillant entre regards dévalorisants et vision passéiste, ces derniers ont particulièrement été déconsidérés et bannis. On les étiquetait de « lapalissades » jugeant que le message qu'ils véhiculaient était niais et ne pouvait, en aucun cas, prétendre au statut de sagesse, et ce, conformément à ce qu'avance Rey : « le proverbe est souvent dénoncé comme résidu déplaisant de traditions ridicules, les esprits modernes dénoncent ses platitudes. On le trouve volontiers niais, réac, petit bourgeois » (Rey, 2006 : IX).

Paradoxalement, cette même forme littéraire longtemps confinée dans une subalternité hermétique s'avère stigmatisante culturellement, car elle regorge d'images et de représentations purement sociétales ; elle traduit tous les aspects de la vie quotidienne, allant de l'idéologie et les croyances, passant par les différentes activités quotidiennes et arrivant à l'octroi des schèmes identitaires au sein de la société d'appartenance.

Face à ce mépris longtemps observé, le proverbe a rebondi, ces dernières décennies, sur la scène heuristique comme un objet d'étude à part entière qui se situe à la charnière de plusieurs pistes de connaissances. La richesse culturelle qu'il recèle a fait qu'il soit prisé et sollicité par plusieurs disciplines.